

Toute grande philosophie est invention de concepts et clarification de notions usuelles, visant à donner « un sens plus pur aux mots de la tribu ». Si les mots de Kant sont ainsi soit des termes techniques et scolaires (transcendental, schème), soit des mots usuels (sentiment, volonté), dans tous les cas, il s'agit de mots usés, parce qu'usités et dévalués tant par l'usage courant que par la tradition, oublieux chacun à leur façon de leur provenance. Qu'il s'agisse de mots communs ou de termes techniques, la philosophie redonne du sens à ce que la langue commune et la tradition scolaire ont oublié en le figeant dans une pseudo-évidence. Allant à l'originnaire, le maître de Königsberg ne recherche pas l'originalité. Ses mots ont force légiférante et en font le « scolarque » d'une époque. Ne pas se payer de mots c'est endurer la patience du concept dans un travail sur la langue visant à trouver le mot juste.

Comprendre Kant c'est donc en connaître le vocabulaire, car la précision terminologique est également soupçon à l'égard de la langue, étant admis que la langue de l'intuition intellectuelle nous est refusée. C'est pourquoi la critique

de la raison est aussi une critique de la langue tant usuelle que savante, en les faisant jouer mutuellement l'une contre l'autre. Tantôt on reprend des mots de l'École pour clarifier des notions populaires, tantôt on se sert des mots de la langue commune pour éclairer d'un jour nouveau ce que la langue savante a obscurci. D'où ce va-et-vient entre le latin et l'allemand : Kant pense à la croisée de ces deux langues. Regrettant que la philosophie transcendantale soit difficilement accessible, il rédigea cependant des textes de « philosophie populaire ». A. Philonenko fait observer que la *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique* ont été pensées en latin et écrites en allemand, ajoutant que seule la *Critique de la faculté de juger* a été véritablement pensée et écrite en allemand, et qu'il s'agit peut-être du premier grand livre de la philosophie allemande¹.

Entre le latin scolaire et l'allemand populaire, il faut faire travailler une langue qui doit se conquérir comme langue naturelle en se gagnant sur la langue formelle, sur une Caractéristique ou *Begriffsschrift*, auxquelles il faut substituer une terminologie, un vocabulaire philosophique. Ce problème Kant l'a posé dans toute son acuité en 1763 dans sa *Recherche sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale*, s'efforçant de démarquer l'écriture philosophique de l'écriture mathématique en opposant à

1. « Science et opinion dans la *Critique de la faculté de juger* », in *Sur la troisième Critique*, éd. D. Janicaud, L'Éclat, Combas, 1994.

la présentation mathématique qui se fait par signes et où la définition donne sans réserve l'objet dans l'intuition, la présentation philosophique qui doit trouver ses mots à même la langue. En effet, « dans la philosophie en général et dans la métaphysique en particulier, les mots tiennent leur signification de l'usage de la langue, excepté le cas où cette signification a été déterminée d'une manière plus précise par une restriction logique » (AK¹ II, 285, P1, p. 228). Rejetant l'idée leibnizienne d'une algèbre de la pensée, Kant sait aussi que la philosophie n'est pas la langue des dieux, mais celle de celui qu'il nomme, s'adressant à Hamann, « un pauvre fils de la terre ». Il avoue que, s'il pense avoir réussi à donner à son lecteur la clarté discursive par concepts, il n'est pas parvenu à la clarté esthétique par intuitions, car l'éclaircissement ne pouvait alors qu'alourdir l'ouvrage². Si la langue critique se gagne dans le clair-obscur du discursif et de l'intuitif, on peut se consoler toutefois avec l'abbé Terrasson affirmant que « si l'on mesure la grosseur d'un livre non au nombre des pages, mais au temps dont on a besoin pour le comprendre, on pourrait dire de beaucoup de livres qu'ils seraient plus courts, s'ils n'étaient pas si courts³ ». On peut alors dire avec G. Granel que Kant « n'a jamais rien produit — mais,

1. Voir liste des abréviations page 119.

2. *Critique de la raison pure*, Préface de la 1^{re} édition, AK IV, 12, P1, p. 731.

3. *Ibid.*

beaucoup mieux, qu'il a simplement écrit », concevant la philosophie « comme un travail dans la langue¹ ». Ce travail, c'est le vocabulaire de Kant.

Anthropologie

■ Doctrine de la connaissance de l'homme traitée de manière systématique et qui peut être soit *physiologique*, concernant ce que la nature fait de l'homme, soit *pragmatique*, concernant ce que l'homme fait, peut ou doit faire de lui-même comme être libre.

■ ■ L'anthropologie pragmatique est une connaissance de l'homme comme citoyen du monde, monde ayant alors non un sens cosmologique mais un sens existentiel. Aussi faut-il distinguer entre connaître le monde, c'est-à-dire comprendre le monde dont on est le spectateur, et avoir l'usage du monde, c'est-à-dire entrer effectivement dans le jeu du monde. Il y a à cela trois difficultés : 1) quand on cherche à le connaître l'homme se dissimule, 2) quand il veut s'examiner lui-même, il ne parvient pas à une véritable connaissance, car il est perturbé par ses affects, 3) les circonstances de temps et de lieux produisent des

1. G. Granel, « Remarques sur le *nihil privativum* en son sens kantien », in *Écrits logiques et politiques*, Paris, Galilée, 1990, p. 163 *sqq.*

habitudes, rendant difficile un jugement sur soi ainsi que l'idée qu'on doit se faire d'un homme. Kant nous dit que la nature particulière de la femme est objet de l'anthropologie bien plus que celle de l'homme, car seul le processus de civilisation permet à la femme de développer l'ensemble des qualités ayant un rôle civilisateur essentiel. La femme participe ainsi de cette ruse de la nature qui permet le développement de la culture.

■■■ En faisant de la question de l'essence de l'homme la question fondamentale de la philosophie, Kant semble annoncer une mutation de la philosophie en anthropologie. Toutefois, le fait qu'il y ait une connexion entre métaphysique et anthropologie ne signifie en rien une fondation de la première sur la seconde. Kant ne nous propose qu'une anthropologie empirique qui, plus qu'une science, est une description considérant en sa *Didactique* la manière de connaître empiriquement l'homme intérieur et extérieur, et, en sa *Caractéristique*, la manière de connaître l'homme intérieur à partir de l'homme extérieur. Partant de la finitude de la raison humaine la philosophie critique pose la question de l'être de l'homme sans jamais la ramener à une simple description anthropologique, celle-ci présupposant bien au contraire une ontologie qui est aussi une analytique de la finitude.

(A, AK VII 119-22, P3 939-41.)

Antinomie

■ Si l'on appelle *thétique* un ensemble de doctrines dogmatiques, l'*antithétique* est un conflit entre des connaissances d'apparence dogmatiques, sans que l'on puisse accorder notre approbation à l'une plus qu'à l'autre. L'antithétique transcendantale est une recherche sur les causes et résultats de l'antinomie de la raison pure qui est un conflit de la raison avec elle-même. Les antinomies sont produites par les Idées cosmologiques qui trouvent leur origine dans un syllogisme hypothétique et nous donnent l'idée d'une première hypothèse dans un rapport de causalité. Il y a là un conflit entre deux énoncés nécessaires qui s'opposent comme une thèse et une antithèse, chacun se démontrant par la réfutation de l'autre.

■ ■ Les thèses des antinomies sont rationalistes et expriment l'aspiration de la raison à constituer une totalité, alors que les antithèses sont empiristes et aboutissent au scepticisme. Les deux premières antinomies sont dites *mathématiques*, car elles n'ont de sens que dans l'homogène : selon la quantité, la thèse pose un commencement du monde dans l'espace et le temps, alors que l'antithèse nie un tel commencement ; selon la qualité, la thèse affirme que la division aboutit à une réalité simple, alors que l'antithèse affirme que la division se poursuit à l'infini. Kant montre

que la thèse et l'antithèse des antinomies mathématiques sont toutes deux fausses, car le concept de monde sur lequel elles s'appuient est contradictoire, puisqu'il est conçu à la fois comme une chose en soi et comme un phénomène spatio-temporel. Les deux dernières antinomies sont dites *dynamiques*, car elles se situent dans l'hétérogène. La thèse de la troisième antinomie affirme la nécessité d'une cause libre, alors que l'antithèse affirme que toute cause est conditionnée à l'infini. La thèse de la quatrième pose l'existence d'un être nécessaire, alors que l'antithèse nie une telle existence. La distinction phénomène-chose en soi permet de trouver une solution aux antinomies dynamiques et de dire que la causalité peut s'appliquer aux phénomènes comme causalité déterminée et à la chose en soi comme causalité libre. Ainsi un même événement peut-il avoir lieu dans le temps et relever du déterminisme naturel, tout en procédant d'une causalité libre et intemporelle.

■■■ Si les thèses des antinomies satisfont le besoin de la raison tant dans son intérêt spéculatif que pratique, étayant les fondements de la religion et de la morale, en revanche les antithèses, en dépit de leur intérêt spéculatif supérieur à celui du dogmatisme, ne satisfont nullement l'intérêt pratique. Ce jeu d'oppositions met à jour la structure logique de l'illusion transcendantale, qui fait que la raison pré-critique oscille entre dogmatisme et empirisme scepti-

que. Il correspond également à la logique de l'histoire de la philosophie. C'est ce qui permettra à Fichte de comprendre l'antinomie comme celle des systèmes philosophiques, et à Hegel de dire que Kant a vu en quoi la contradiction était immanente à la rationalité.

(CR, AK III 283-382, P1 1072-1192 ; Cr, AK V 113-9, P2 747-54 ; CJ, AK V 338-46, 385-95, P2 1126-35, 1178-90.)

Aperception

- *L'aperception transcendantale* est l'unité formelle de la conscience pure, se distinguant de *l'aperception empirique* qui est le sujet empirique, c'est-à-dire le sens interne ou le temps comme auto-affection de soi par soi.

- Synthèse originale assurant la liaison des représentations et l'unité de la conscience, elle empêche l'esprit d'être disséminé en des représentations multiples. Véhicule des catégories, le *Je pense* doit ainsi pouvoir accompagner toutes mes représentations, tous les phénomènes se rangeant sous l'unité d'une conscience qui n'est aucune conscience empirique particulière et en quoi consiste l'entendement comme pouvoir structurant constitué par l'ensemble des catégories.